

## UN APÔTRE FRANÇAIS DE PETŐFI :

### THALÈS BERNARD

---

Le centenaire de PETŐFI doit nous rappeler l'œuvre de THALÈS BERNARD qui fut en France le plus zélé partisan du poète hongrois. Thalès Bernard est à peu près inconnu aujourd'hui et M. Henri GIRARD, qui a pour ainsi dire ressuscité son nom<sup>1</sup>, trouve justifié l'oubli où il est tombé tout en lui rendant justice de son esprit ouvert et de sa curiosité inlassable qui le firent plus érudit que poète. Cependant ce savant romantique mériterait, au lieu de la disgrâce du public, une place distinguée dans l'histoire des mouvements littéraires du siècle passé. Les régionalistes surtout ont à révéler en lui un apôtre de leurs idées, un amateur du goût populaire en littérature.

On sait que l'imitation consciente de la poésie populaire, qui fut d'abord prônée et pratiquée par les Allemands et bientôt par les Hongrois, ne trouvait guère, au début, d'adeptes en France ; c'est tout au plus si quelques recueils de compositions populaires furent publiés à l'instar des disciples de HERDER. A ces rares tentatives, commencées par VILLEMARQUÉ (1840), le gouvernement imprima dès 1852 un mouvement vigoureux en ordonnant de recueillir les produits de la poésie populaire. Un comité fournit les instructions nécessaires pour le travail de collection<sup>2</sup> ; cette interven-

1. H. Girard, *Emile Deschamps. Un bourgeois dilettante à l'époque romantique*. Paris, 1921 ; v. le registre. — Précédemment, I. Kont a parlé de son rôle dans la vulgarisation de Petőfi, cf. *Revue de Hongrie*, 1908.

2. (J.-J. Ampère), *Poésies populaires de la France*. Instruction du comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France. Paris, 1853.

tion officielle eut au moins le résultat que l'attention du public se dirigea sur une manifestation jusqu'alors méconnue de l'esprit national. Cependant personne ne songeait à l'utilisation de ce matériel; Thalès BERNARD fut le premier à préconiser la réforme de la littérature dans le sens de la poésie populaire. On pourrait l'appeler ainsi le précurseur des poètes du terroir d'aujourd'hui. Pour bien apprécier ses mérites, il faut tenir compte de l'éclosion relativement récente du régionalisme, bien qu'un des représentants de ce mouvement aille jusqu'à qualifier le romantisme de mouvement régionaliste<sup>1</sup>. Avouons que le goût du *rustique*, avant d'arriver à sa glorification, avait beaucoup d'obstacles à vaincre; il convient de mentionner d'abord les divers patois dans lesquels ces poésies ont été composées<sup>2</sup>. Cependant la difficulté principale qui empêchait que le goût du rustique acquit un droit de cité dans la littérature, c'était une légère méprise de l'opinion publique dans l'appréciation de la poésie populaire. L'erreur c'était qu'au près de la valeur éthique et historique on n'attribuait aucune importance à la qualité esthétique de cette poésie. Dès le premier moment, on entend en effet s'élever des voix inquiètes qui reprochent au comité chargé de la direction du travail de collection d'entreprendre sa tâche moins en artiste qu'en archéologue<sup>3</sup>. Et ces scrupules nous paraissent justifiés par le caractère historique aussi que revêt, quinze ans plus tard, l'étude de la poésie populaire dans l'ouvrage synoptique de Ch. NISARD<sup>4</sup>. La *Revue des traditions populaires*, fondée en 1886, n'apporte qu'un faible remède à ce mal en dépit de Gabriel VICAIRE qui déclare que toutes les nations de l'Europe « ont puisé tour à tour au fleuve populaire et s'y sont désaltérées. Leur poésie, épuisée avant la nôtre, y a trouvé une seconde jeunesse. La France

1. Ch. Le Goffic, *La poésie des « Pays » de France*. Paris, 1923, p. 12.

2. Dans la *Bibliographie des chants populaires français*, 1910, de Beaurepaire-Froment, les recueils en patois dominent.

3. W. Scheffler, *Die französische Volksdichtung und Sage*. Ein Beitrag zur Geistes- und Sittengeschichte Frankreichs. 2 vol. Leipzig, 1894-95, I, p. 26.

4. Ch. Nisard, *Les chansons populaires chez les anciens et chez les Français*. Essai historique suivi d'une étude sur la chanson des rues contemporaine, 2 vol. Paris, 1867.

n'en pourrait-elle faire autant<sup>1)</sup> » La réponse ne devait pas être affirmative puisque la revue elle-même ne s'occupe que de la restauration et de la conservation du folklore français, de sorte que son action reste bornée à un travail de collectionneur ethnographique. Elle compte parmi ses collaborateurs des poètes provinciaux aussi qui s'appellent traditionalistes, mais, à défaut d'une conception esthétique, on ne leur trouve pas de principes qui, en clarté ou en précision, pourraient égaler ceux de Th. Bernard, formulés trente ans auparavant.

D'autre part il y aurait lieu d'opposer aux idées de Th. Bernard le *Félibrige*, mouvement caractérisé par ses tendances populaires. Cependant le véritable but de ce mouvement a été la restitution d'une langue déshéritée; le caractère populaire de l'œuvre félibréenne fut seulement la conséquence naturelle de l'état inculte du provençal. Th. Bernard recevait de ce côté aussi des encouragements, comme il en dispensera, lui aussi, aux félibres de la seconde génération, mais l'idée, par laquelle il avait pris le pas sur ses contemporains, lui était venue de l'étranger où la réforme qu'il prêchait s'était depuis longtemps accomplie. A une époque où l'on ne s'occupe de la poésie populaire qu'en vue de la conservation ou de la documentation<sup>2)</sup>, il affirme la possibilité d'une renaissance littéraire au moyen de l'assimilation de l'âme populaire. C'était là un véritable programme littéraire dont il faut attribuer la naissance à des exemples étrangers et, entre autres, à PETÓFI.

Malheureusement, Th. Bernard n'avait pas le talent de s'attacher les esprits; pour un savant il était trop exalté, et dans ses poésies, où il a voulu appliquer ses propres idées,

1. G. Vicaire, *Nos idées sur le traditionisme*. Rev. des trad. pop. 1886, p. 191. Réimprimé dans les *Etudes sur la poésie populaire*, Paris, 1902.

2. Témoin la *Revue contemporaine* à laquelle a collaboré Th. Bernard; on y écrit: « L'étude des chants populaires est une des curiosités auxquelles se sont attachés les esprits chercheurs de l'époque actuelle. La physiologie de notre vieille France s'efface si vite au milieu du mouvement rapide de la civilisation moderne que les moindres détails de nos anciennes mœurs deviennent piquants à constater avant qu'ils soient évanouis. » Et cela à propos d'une *Etude sur la poésie populaire en Normandie*, de Beaurepaire (1856, septembre).

il s'est montré, au contraire, excessivement méthodique. Ses amis, en général, estiment son intelligence alerte, mais en fait d'art et de poésie, ils ne l'entendent nullement et sont presque tous de l'opinion d'Emile DESCHAMPS qui, tout en reconnaissant son « esprit de système très élevé et très moralement philosophique d'ailleurs », ne juge pas acceptable sa théorie<sup>1</sup>. En outre, on pouvait facilement le taxer d'extravagance, puisque il n'y a rien de plus contradictoire que son tempérament mystique et l'esprit positif de son époque. Quant à lui, il ne cesse d'insister sur l'abîme qui le sépare des idées dominantes de son temps ; en effet il ne ménage ni la philosophie positiviste ni l'art réaliste dans ses violentes attaques. Le réalisme, à son avis, ne serait que le fatal positivisme transposé dans la littérature ; selon cette nouvelle école, dit-il, l'art n'a plus pour mission d'idéaliser, d'embellir la réalité, mais d'imiter, sans exclusion ni choix, la nature ; tels principes impliquent non seulement le défaut de convictions élevées, mais une certaine tiédeur morale et une vague indifférence pour le vrai et le bien<sup>2</sup>. Comme preuve, il allègue le « matérialisme » de la littérature parisienne qui, par son formalisme et sa mentalité terre à terre finit par avilir l'homme.

Un langage pareil, en effet, n'était pas propre à lui assurer un ascendant même éphémère. A dire la vérité, il frôle le ridicule en opposant l'idéalisme anodin de quelques inconnus provinciaux à la poésie brillante des parnassiens ; tout de même c'est dans cette opposition du *naturalisme*<sup>3</sup> et de l'art pour l'art qu'il faut chercher le fond de sa pensée.

Romantique attardé, Bernard voudrait opérer dans la littérature une réforme profonde par le contact de l'âme naïve qui se révèle dans la poésie populaire ; la greffe de la poésie populaire sur ce qu'il appelle la poésie cultivée doit amener le rajeunissement de la vie poétique en y introduisant les germes de la vie sentimentale et les premières inspi-

1. H. Girard, *ouvr. cité*, p. 510. Au même passage on trouvera un avis peu flatteur de Leconte de Lisle.

2. Th. Bernard, *De l'esprit positif de notre temps*. Le Puy, 1861, pp. 1-8.

3. Th. Bernard, *Lettres sur la poésie*. Paris, 1868, p. 2.

rations de l'existence humaine. Donc, son rêve suprême, ce serait une *poésie universelle* réduite à ses éléments les plus purs, identiques à tous les coins de la terre et, pour frayer le chemin à cet idéal, il propose l'institution d'une *Académie de littérature étrangère*<sup>1</sup> qui aurait pour principale mission d'établir une communication entre les peuples, et de rajeunir la poésie en la retrempeant à ses sources<sup>2</sup>. Au sujet de cette académie, il s'est exprimé d'ailleurs aussi d'une façon moins abstraite : la tâche la plus importante de l'académie serait de favoriser l'étude des littératures étrangères et de fortifier dans les Français les traits qui les rattachent aux autres peuples de l'Europe. Remarquons bien que Th. Bernard, à cause de son penchant mystique, n'a jamais exprimé ses idées sans bavarder à côté ; grâce à son tempérament toujours en ébullition, il brusquait ses adversaires et ainsi, au lieu de s'assurer la confiance du public, il se rendit suspect. On l'accusait de vouloir germaniser la France.

En vérité, Th. Bernard professait l'assimilation de l'esprit allemand, mais l'accusation l'incommodait et voici comment il s'en défend : « En effet, il ne s'agit pas seulement de germaniser la France ; si je m'appuie sur l'Allemagne pour prêcher mes réformes, c'est que ce pays sert depuis un siècle d'entrepôt intellectuel pour toutes les régions du nord, mais dans mes poésies comme dans mes travaux de prose, j'ai beaucoup moins utilisé les chants populaires de l'Allemagne proprement dits que les chants slaves et lithuaniens, et surtout les chants esthoniens, finnois et hongrois. Or, ces trois derniers peuples appartiennent à la famille tatare. On a donc commis en France une erreur philologique en m'accusant de germaniser<sup>3</sup>. » Evidemment. Th. Bernard se trompe à son tour en rangeant ces trois peuples finno-ougriens parmi les Tatares ; mais ce qui importe, c'est qu'il a préféré l'accusation de *touraniser* (pour employer un nom quelque peu en vogue de nos jours) plutôt que celle de germaniser sa patrie... Nous allons

1. Th. Bernard, *Lettres sur la poésie*. Paris, 1857.

2. Th. Bernard, *Poésies mystiques*. Paris, 1858, p. iv.

3. *Poésies mystiques*, p. vii.

montrer en ce qui suit les manifestations de cet enthousiasme pour les littératures éloignées sur l'exemple de ses rapports avec la littérature hongroise.

La sympathie de Th. Bernard pour les Hongrois date du temps de la guerre de 1848-49. Déjà le choix du sujet de son premier roman<sup>1</sup> révèle un vif intérêt pour le peuple opprimé par les Habsbourg et l'on s'aperçoit facilement que l'auteur y voulut représenter l'antagonisme héréditaire des Hongrois et des Autrichiens en faisant des luttes de Mathias Corvin pour la couronne de S<sup>t</sup> Etienne le symbole de la guerre pour l'indépendance hongroise. Le but avoué du livre était de faire ressortir le rôle important de l'église hongroise et des Hunyadi dans la défense du christianisme occidental ; cependant l'ouvrage, extrêmement naïf dans sa documentation, n'a guère plus de valeur qu'un roman-feuilleton d'un romantisme vulgaire. Du reste, le livre témoigne d'une étude attentive de l'histoire et de la géographie de la Hongrie et, en fin de compte, Th. Bernard y donne la preuve, si ce n'est d'une information excellente, du moins d'une curiosité non commune pour les choses hongroises, qu'il justifie en ces termes : « Si d'ailleurs l'auteur de ce livre s'est intéressé à la Hongrie, c'est qu'il est des pays comme des hommes vers lesquels le cœur se porte avec violence par une sympathie qui, d'abord instinctive, se juge ensuite et s'approuve elle-même. » Plus tard, l'auteur annonce son ouvrage comme prohibé en Hongrie par la censure autrichienne, mais cette mesure politique, à ce qu'il paraît, ne pouvait suppléer à son insuffisance littéraire. Pour nous, l'importance du roman consiste en ce qu'il fait entrevoir un revirement total de la curiosité de l'écrivain. Jusque-là, son intérêt était réservé principalement à la mythologie et à l'histoire religieuse, mais cela ne l'empêchait pas d'exhiber, incidemment, une ferveur pour les idées démocratiques et même socialistes. C'est ce penchant libéral qui attire son attention sur la Hongrie, ému d'une sorte de commisération européenne pour le

1. Th. Bernard, *La couronne de S<sup>t</sup> Etienne ou les colliers-rouges*. Scènes de la vie hongroise au xv<sup>e</sup> siècle. Paris, 1854.

sort d'un peuple victime de la tyrannie. A ce moment le poète hongrois, PETÓFI jouissait d'une réputation européenne. Comme son nom était très étroitement lié aux luttes pour la liberté hongroise, généralement on ne voyait d'abord en lui que le héros et le Tyrtée de la nation. Th. Bernard, au contraire, sut apprécier en lui le poète populaire si bien qu'après avoir fait la connaissance de sa poésie, il conçut le dessein d'étudier la poésie populaire de toute l'Europe. Quant à la réalisation de ce projet, on peut tracer, avec quelque apparence de vérité, la courbe des occupations qui y acheminent son esprit.

Th. Bernard, depuis la traduction du *Dictionnaire mythologique* de JACOBI (1846), était plongé dans l'étude du polythéisme ; les mouvements politiques de 1848 l'en détournèrent un instant, cependant, bien que tourmenté de projets de roman, il s'occupa sans cesse de son étude de prédilection jusqu'à 1854. Son premier roman parut en 1853<sup>1</sup>, mais l'auteur déclara dans la préface qu'il l'avait achevé depuis quelques années. Nous plaçons la date vraisemblable de la rédaction aux environs de 1850 en nous basant sur le renseignement de Charles Kertbeny qui rapporte<sup>2</sup> qu'à partir de cette année Th. Bernard était en correspondance avec lui ; peut-être est-ce dans l'intérêt de son roman qu'il avait cherché à se lier avec le propagateur hongrois célèbre par son dévouement pour Petófi. Dans son premier livre, Th. Bernard paraît encore très occupé de considérations religieuses et, selon l'aveu de l'auteur, son roman est à moitié mystique, effet qu'il attribue aux mœurs « pieuses » des Hongrois. Sa tendance mystique cherche à se faire jour dans trois autres romans encore<sup>3</sup>, mais elle commence à se manifester aussi dans des poésies. Le résultat de ses premiers essais fut un recueil publié en 1855, auquel il donna le titre *Adorations*.

A ce moment déjà ses premières traductions en prose de

1. C'est l'année de sa rentrée dans la Bibl. Nat., le livre est daté de 1854.

2. Kertbeny K., *A magyar nemzeti és nemzetközi irodalom könyvészete* (Bibliographie de la littérature hongroise à l'étranger). Budapest, 1876, p. 58.

3. Il n'en publie qu'un seul : *Le rêve du commandeur*. Paris, 1854.

Petőfi et les articles qu'il publie dans les différentes revues<sup>1</sup> témoignent d'un commerce de plus en plus fréquent avec la littérature hongroise. Après avoir donné quelques exemples de la poésie de Petőfi, il va jusqu'à en insérer plusieurs dans ses propres recueils sans nommer leur auteur. Du reste, il lit, naturellement dans des éditions allemandes, d'autres poètes hongrois aussi ; dès la première livraison, on rencontre dans ses *Mémoires Pastorales* (1856-71) de nombreuses pièces portant pour titre le nom d'écrivains hongrois, et il annonce même la publication d'un recueil de poésies adressées aux poètes hongrois<sup>2</sup>.

En 1857, l'activité de Th. Bernard prend définitivement une direction nouvelle ; au lieu de s'occuper de mythologies et de superstitions anciennes<sup>3</sup>, il se propose de répandre et de cultiver la poésie populaire. C'est à ce moment qu'il dresse le programme du renouvellement de la poésie et qu'il forme le projet de l'Académie Étrangère. Cette même année, l'activité qu'il développe dans l'intérêt de la littérature hongroise atteint à son plus haut degré, et cette coïncidence révèle la genèse de ses idées, surtout si l'on y regarde de plus près. Dans un de ses articles, il prétend donner le compte-rendu de quatre livres ; ce sont une traduction allemande des poésies de VÖRÖSMARTY, un recueil de chansons hongroises destiné au peuple, un livre de poésies françaises écrites par un poète hongrois de second ordre (Pál JÁMBOR) et un album publié à l'occasion de la consécration d'une cathédrale de Hongrie. On voit que le choix est assez capricieux, mais il est encore plus singulier que les deux premiers livres ne figurent dans l'article que par leur titre et que tout l'article soit consacré, à l'exception de quelques lignes, à des personnages plus représentatifs de la littéra-

1. Cf. I. Kont, *Bibliographie française de la Hongrie*. Paris, 1913.

2. Le recueil est annoncé à la dernière page des *Mémoires* de 1856 : « Pour paraître : *Hommage à l'esprit hongrois*. Poésies par Th. Bernard. Avec une lettre d'introduction par Béranger. Francia koltemények magyar koltokhoz. Irta Bernard Thales. Bevezeto levéllel Bérangertol. Eredeti szoveg, magyar forditással. Kozli Kertbeny. Pest, 1856. Müller. »

3. Dans la préface du roman mentionné p. ex. il ne peut s'empêcher de démontrer que les Hongrois sont une race superstitieuse.

ture hongroise <sup>1</sup>. L'auteur s'étend complaisamment sur l'œuvre de Petőfi et les raisons qui le décident à ces sortes de subterfuge ne sont que trop évidentes : faire connaître une littérature qui lui sert de base dans ses efforts littéraires.

Son estime est grande aussi pour les autres représentants de la poésie populaire, comme Burns ou Alecsandri, mais son enthousiasme va au poète à qui il dédie les *Poésies Nouvelles* (1857) avec ces paroles : « A la mémoire du poète hongrois, Alexandre PETŐFI, tué en combattant les Russes le 31 juillet 1849. » Hors ce livre, qui contient plusieurs poésies hongroises traduites ou plutôt remaniées, Th. Bernard donne encore une autre preuve de son dévouement pour Petőfi en ajoutant aux traductions allemandes de Kerthbeny des poésies françaises écrites en son honneur <sup>2</sup>.

Cette admiration sans bornes pour Petőfi permet de conclure que les recherches systématiques que Th. Bernard allait commencer sur les poésies populaires de l'Europe, furent inspirées, en première ligne, par le succès retentissant du poète hongrois. L'influence de Petőfi fut renforcée encore par le culte que les Allemands vouaient en ce temps à la poésie populaire. Cependant le rapport de Petőfi à Th. Bernard n'est pas celui d'un maître à son disciple. Th. Bernard se montre, même dans ses poésies, avant tout, un idéologue qui se fait fort de démontrer la valeur de ses idées sur des exemples étrangers. Petőfi ne pouvait lui suggérer directement des vues d'ensemble sur la poésie, puisque, génie créateur, il ne professait aucune théorie explicite <sup>3</sup>, toute son œuvre allait pourtant servir à Th. Bernard d'une riche source de documentation, voire d'inspiration qu'il ne tardait pas à mettre à profit. Son inclination naturelle, nous l'avons vu, fut contrecarrée par la tendance réaliste de son époque, et Th. Bernard, en y

1. *Revue contemporaine*. 1<sup>er</sup> avril 1857, p. 192.

2. Le livre figure sur la liste des ouvrages de B. (*Nouv. mélodies past.* 1858) : « Dichtungen von A. Petőfi, herausgegeben von M. Kerthbeny. Avec des poésies françaises par Th. Bernard. Leipzig, Brockhaus, 1858 ».

3. Th. B. ne pouvait connaître la correspondance du poète hongrois et les rares passages de son œuvre où il a formulé sa doctrine.

opposant le romantisme humanitaire d'une poésie *primordiale*, ne faisait que suivre son propre penchant. Le naturalisme était une théorie conforme à son humeur, mais il en cherchait la justification dans des poésies susceptibles d'être rangées sous la rubrique d'une pareille conception littéraire. A cet effet, l'œuvre de Petófi paraissait le mieux adaptée à cause de sa naïveté incomparable qui a beaucoup de commun, en effet, avec la prétendue simplicité du peuple. Th. Bernard cependant, avec le but manifeste de l'adapter à sa propre doctrine, la présente plus candide qu'elle ne l'est. La vérité est que le caractère populaire de la poésie de Petófi ne consiste que dans une application parfaite de la langue et des formes populaires et que, abstraction faite de sa sincérité instinctive et de son amour profondément ressenti pour le sol natal, sa poésie est empreinte de nombreuses influences de la littérature européenne. Ainsi la formule que Th. Bernard applique à sa poésie en disant que « le poète hongrois identifiant son génie avec celui de la nation, ne faisait que reproduire la poésie populaire, sous une forme plus variée et plus élégante, tout en imaginant ses sujets <sup>1</sup> », ne peut être admise sans quelques restrictions. Néanmoins il est évident que c'est par son aspect populaire que la poésie de Petófi s'impose à lui ; pour Th. Bernard l'œuvre du poète hongrois est restée à jamais l'ennoblissement de la poésie populaire. C'est la même préoccupation qui, par la suite, lui fait déclarer que toute la littérature hongroise, à partir du xvi<sup>e</sup> siècle, est marquée par ce trait d'origine populaire, affirmation qui contient peut-être une part de vérité, mais qui, au fond, n'est que le prolongement rétrospectif de la caractéristique attribuée à la poésie de Petófi. Notons, du reste, qu'il est assez bien renseigné sur notre littérature grâce aux traductions allemandes et à ses connaissances personnelles, mais ses préjugés littéraires l'avaient empêché de la juger avec un esprit critique.

Il serait curieux d'examiner dans le détail les idées littéraires de Th. Bernard, et sa méthode d'application ; ici nous devons nous contenter de signaler un de ses principes

1. *Histoire de la poésie*, p. 686.

selon lequel un poète est puissant à proportion qu'il copie davantage. Seulement, à la place des littératures épuisées de l'antiquité et de l'Occident moderne, il juge nécessaire de recourir à des sources plus jeunes, notamment à la poésie populaire et surtout aux littératures des peuples « finno-letto-slaves » qui ne sont pas encore beaucoup séparées de la première<sup>1</sup>. Suivant ses propres préceptes, Th. Bernard puisait à pleines mains dans la littérature hongroise et l'on ne s'étonne pas de découvrir dans son œuvre poétique une vingtaine d'adaptations du seul Petőfi<sup>2</sup>. Toutefois remarquons que dans le remaniement de Th. Bernard les textes originaux subissent de tels changements qu'il est parfois assez difficile de les reconnaître ; en effet le traducteur n'entendait pas donner une interprétation exacte. Au contraire, il se vantait d'avoir perfectionné ses modèles en les modifiant selon son goût *métaphysique* qui veut qu'on mêle un grain de philosophie transcendante à toute poésie. D'après ses aveux, il tendait à « transformer le genre qui lui servait de base, en y introduisant un élément intellectuel : l'agitation de la pensée en face de la nature, et son élan vers les étoiles où doivent s'accomplir nos destinées<sup>3</sup> ». Même il proposait son procédé à ses confrères : « contentons-nous donc, dit-il, de créer, d'après la poésie populaire, une poésie cultivée, dans laquelle nous conserverons les ravissantes inspirations de la première, en les fécondant par un élément intellectuel et religieux qui leur donne plus de force<sup>4</sup> ». Ces principes expliquent non seulement l'abondance des emprunts dans son œuvre, mais encore la divergence énorme qui la sépare de l'œuvre spontanée de Petőfi.

L'exemple suivant nous montrera suffisamment la méthode d'adaptation de Th. Bernard :

1. *Lettres sur la poésie*, p. 1.

2. Nous donnons la liste de ces adaptations avec la remarque qu'elle n'est pas encore complète : L'acacia, L'aubergiste (*Poésies nouvelles*), A Leconte de Lisle, La destinée, Le bouvier, La fuite, Le collier (*Mél. past. I*), Le juge (*Mél. past. II*), L'averse, La fée, L'hésitation, Le traîneau, Chacun sa route (*Mél. past. III*), La malédiction de l'amour, La belle réalité, Le couple, Souhais, Ciel et enfer, Désir, Les nuages, Mon génie (*Mél. past. V*). De toutes ces poésies la dernière seule porte l'indication de l'auteur.

3. *Poésies nouvelles*, préface.

4. *Lettres sur la poésie*.

## PETÓFI :

## L'ATTELAGE A QUATRE BŒUFS

Ce n'est pas à Pest qu'arriva ce que vous allez entendre.  
 Là de ces histoires romanesques n'arrivent jamais...  
 Ces Dames et Messieurs de la compagnie  
 Étaient montés en chariot et firent la route ainsi.  
 Or ce chariot était un attelage de bœufs.  
 Deux couples de bœufs figuraient l'équipage.  
 Et sur la grand'route les quatre bœufs  
 Tirant le chariot cheminaient lentement...

Il faisait une nuit claire. La lune s'était levée ;  
 Elle se promenait, blême, dans les nuages déchirés,  
 Ainsi qu'une dame triste qui cherche  
 La tombe de son mari au cimetière. :  
 Sur les champs voisins, comme un marchand, la brise circulait  
 En achetant des herbes de doux parfums.  
 Et sur la grand'route les quatre bœufs  
 Tirant le chariot cheminaient lentement...

J'étais de la compagnie, moi aussi,  
 Et par hasard Erzsike était ma voisine,  
 Les autres membres de la compagnie  
 Passaient le temps à causer et à chanter.  
 Rêveur, je demandais à Erzsike :  
 « Voulez-vous choisir une étoile ? »  
 Et sur la grand'route les quatre bœufs  
 Tirant le chariot cheminaient lentement...

« Voulez-vous choisir une étoile ? »  
 Disais-je, mélancolique, à Erzsike.  
 « L'étoile nous ramènera  
 Au souvenir des temps passés  
 Quand le sort nous aura séparés. »  
 Et nous nous choisîmes une étoile...  
 Et sur la grand'route les quatre bœufs  
 Tirant le chariot cheminaient lentement...

## THALÈS BERNARD :

## A LECONTE DE LISLE

Les bœufs nous emmenaient au travers de la plaine,  
 Du char au dur timon faisant crier l'essieu ;  
 La lune étincelait sur la forêt lointaine ;  
 L'horizon clair encore argentait le ciel bleu.  
 On sentait s'exhaler de toute la nature  
 L'idéal qui tourmente et que nul n'a trouvé !  
 La soirée était fraîche, et la lourde voiture  
 Avançait lentement sur le chemin pavé.

Par moments, des prés verts où le morne étang fume,  
 Arrivait jusqu'à nous un arôme incertain  
 Qui sur l'aile du vent, glissant avec la brume,  
 Nous apportait l'odeur du troëne et du thym.  
 Homme toujours rêveur, ô frêle créature !  
 Pourquoi chercher aux bois le songe inachevé ?  
 La soirée était fraîche, etc...

Et moi, tout pénétré d'une émotion douce,  
 Pendant que les bouviers à voix haute parlaient,  
 Et que le renard fauve, en fuyant dans la mousse,  
 Effrayait les ramiers, qui par bonds s'envolaient ;  
 En voyant chaque étoile, et si blanche et si pure,  
 Je sentis mon esprit jusqu'aux cieux soulevé !  
 La soirée, etc...

Il entra dans mon âme une extase indicible,  
 Mais par degrés mon cœur se faisait plus ardent ;  
 En contemplant la lune et la forêt paisible,  
 La lave de mon sein coulait comme un torrent.  
 O plaisir mélangé de joie et de torture,  
 Il te recherche encor, celui qui t'a bravé !  
 La soirée, etc...

Alors voyant Minna qui s'oubliait dans l'ombre,  
 O sœur ! dis-je à mi-voix, ne veux-tu pas choisir  
 Parmi ces astres blancs, qui scintillent sans nombre,  
 L'étoile qui console et qui fait souvenir ?  
 Quand nous serons courbés, vieillards au vain murmure,  
 Elle nous parlera de l'avenir rêvé !  
 La soirée, etc...

Elle ravivera, pour attendrir notre âme,  
 Les heures de l'amour et celles du printemps,  
 Puis dans le calme éther faisant briller sa flamme  
 Qui domine à jamais et l'espace et le temps.  
 Elle nous montrera, si la vie est trop dure,  
 Le lointain Paradis où le juste est sauvé ! »  
 La soirée, etc...

Elevant donc nos yeux vers la voûte éternelle,  
 Nous choisismes ensemble un astre aux rayons d'or,  
 Le suppliant tout bas dans la nuit solennelle  
 De nous laisser aux cieux prendre bientôt l'essor.  
 Et cependant le daim, errant sous la ramure,  
 Pour boir au bleu ruisseau déjà s'était levé.  
 Le jour rose naissait, et la lourde voiture  
 Avançait lentement sur le chemin pavé.

A lire les délayages de Th. Bernard, on ne saurait se passionner pour ses réformes ni croire à son talent poétique. Enfin, l'exemple que nous avons cité est propre à prouver l'influence de Lamartine <sup>1</sup> plutôt que celle de Petöfi ; tout cela ne fait que confirmer notre supposition que Bernard n'a jamais pénétré l'esprit sain et lucide de son poète favori. Son âme sombre et portée au mysticisme ne sait goûter que ce qui donne du frisson et c'est ce qui l'attire vers la poésie de pays lointains. Au fond, il reste entièrement étranger à ce qui forme l'art de ces pays et on peut le considérer comme un pur théoricien nourri de sentimentalisme lamartinien.

En résumé, l'intérêt présenté par ses ouvrages consiste dans la propagation d'idées jusqu'alors peu connues dans le monde des lettres françaises. Il suit attentivement les mouvements du félibrige et avant la reconnaissance officielle, signalée par le prix que l'Académie décerne en 1861 à Mistral, il se dévoue à la cause des jeunes débutants de la province ; il s'enthousiasme pour tout effort régionaliste et le premier résultat de son activité fut l'adhésion de quelques poètes provinciaux qui lui adressent des vers et lui demandent

1. D'ailleurs, l'influence lamartinienne fut décisive pour les mouvements qui, en éveillant le sens de la poésie dans le peuple, allaient aboutir à la création d'une sorte de poésie populaire (cf. E. Ripert, *Le Félibrige*, Paris, 1924).

des préfaces. L'un d'eux, Achille MILLIEN, partage aussi l'intérêt que son maître a pour la littérature hongroise. Les autres forment un petit groupe de médiocres poétereaux de province, ce qui n'empêche pas Th. Bernard de déclarer qu'il existe « une école de la poésie populaire, tous les jours plus forte et plus active <sup>1</sup> ». Le mouvement, en effet, n'a pas disparu et il dure sous des formes diverses, jusqu'à nos jours. Or, le nom de Bernard est totalement oublié dans l'histoire des tendances régionalistes. Son influence n'a été reconnue qu'une seule fois : M. GIRARD a cru devoir rappeler que la présence de la poésie provinciale dans une anthologie française rédigée par un major suédois, est due à l'influence des idées de Th. Bernard <sup>2</sup>.

BÉLA TÓTH.

(Budapest).

1. C. Etiévant, *Larmes et souvenirs*. Paris, 1860, préface.

2. *Ouv. cité*, p. 546.

---